

Nouvelles de chez nous et de partout...

Octobre 2025

Vol. 14, n° 10

Revue de la Fédération des associations de familles du Québec

Le mot du président

Avec la dissolution prochaine de la Fédération vient un peu le temps de faire des bilans, notamment celui de l'expérience que représente la publication des *Nouvelles de Chez nous* (NCN) depuis quinze ans. Cette publication électronique va disparaître, mais pas les 120 numéros qui vont demeurer sur son site Internet, incluant ceux à venir en novembre et décembre.

Au départ, les NCN ont d'abord servi à faire la publicité des assemblées annuelles ou rassemblements des associations, celle des voyages de retour aux sources, proposés ou réalisés, de même que celle des salons auxquels les associations étaient conviées. On retrouve à titre d'exemple dans le numéro de mars 2013 une série de photos qui nous rappellent le salon tenu à Place Laurier cette année-là, un souvenir qui est sans doute précieux pour ceux qui ont participé à l'événement. On retrouve l'équivalent en mai 2016 pour un salon tenu à Lévis, Place Chagnon, et en octobre 2017, pour le salon suivant tenu au même endroit. Dans le numéro d'octobre 2018 apparaît une série de photos sur le salon tenu à la fin du mois de septembre, à Québec, dans le cadre de la FADOQ, et pour l'année suivante, dans le numéro d'octobre 2019. Il y a aussi en juillet 2019 des photos de la 250^e réunion du conseil d'administration, à l'occasion de laquelle avaient été invités des anciens dirigeants de la Fédération.

Il y a eu précédemment dans le numéro d'août 2014 une série de photos portant sur la participation d'associations de familles aux fêtes de la Nouvelle-France. De même en est-il en octobre 2015 pour un

salon régional tenu à Trois-Rivières. C'est également ce mois-là que j'ai présenté un premier article portant sur les travaux à réaliser par l'ADN, lequel a été suivi du premier d'une série débutant en novembre 2018 sur l'ADN-Y, suivi d'un deuxième en décembre, d'un 3^e en janvier 2019, d'un 4^e en février, d'un 5^e en mars, d'un 6^e en avril, d'un 7^e en mai, d'un 8^e en juin et d'un 9^e en juillet. Le sujet a de nouveau été abordé depuis sous différents angles, par exemple en février 2020 sur l'ADN autosomal, suivi d'un autre sur nos origines à la lumière de l'ADN en juillet 2020. Au cours des premières années, soit de 2010 à 2017, les NCN ne sont pas parus tous les mois comme ce fut le cas depuis février 2018. Il est question ici de 94 numéros consécutifs pour les huit dernières années, alors qu'il n'y en a que 22 sur le site de la FAFQ, pour la période se terminant en 2017, sous l'onglet « anciens numéros ».



Michel Bérubé

Il y a peu de textes de fond pour la période se terminant en 2017. Soulignons cependant que le numéro de janvier/février 2013 comporte une longue liste des dates et lieux d'arrivée des Filles du Roy. Le numéro de mai de cette même année comporte un texte de Jacqueline Faucher Asselin, une ancienne présidente, qui dresse un bilan des trente premières années de la fédération, soit la période 1983-2013. Cela correspond à une période charnière; plusieurs questions

sont soulevées alors en ce qui a trait à l'évolution future des associations de familles.

J'ai moi-même commis un premier texte à saveur historique en septembre 2013 sous le titre *De vieilles familles aux origines anglo-normandes*. En juillet 2015 est paru un texte que j'ai écrit sur *la fin de vie d'une association*, texte qui m'a été souvent demandé par la suite. En juillet 2018, un texte s'intitule *Les associations de familles doivent-elles recentrer leur mission?* En octobre, j'ai produit un autre texte de fond intitulé *Surplus et déficits* qui m'a alors valu des félicitations de feu Jean-Paul Gagnon, bien connu des généalogistes. Ce texte a d'ailleurs été republié en mai 2023 pour répondre à des demandes. Un autre texte publié en mai 2020 s'intitule *Longévité des associations de familles*. Dans le Mot du président de novembre 2023, je traite par ailleurs de la « loi 25 » sur la protection des renseignements personnels, après avoir abordé en octobre 2018 la confidentialité des données recueillies par la généalogie. Il faut dire que j'ai abordé plusieurs sujets dans le *Mot du président* publié à chaque mois depuis décembre 2018. À cela ajoutons quelques réflexions comme celles apparaissant en avril 2024 dans un texte intitulé *Nationalité française, canadienne ou québécoise ?* Les rapports annuels et bilans financiers de la FAFQ ont également été publiés à chaque mois d'avril depuis 2021.

À compter des débuts de la pandémie, il semble que nous ayons reçu moins de textes de nos associations. Nous nous sommes repris en traitant de divers sujets à saveur historique. En décembre 2023, j'ai à titre d'exemple produit un texte sur la petite histoire du calvaire de Longueuil et un autre sur la tapisserie de Bayeux. Influencé par ce que j'ai appris dans le cadre de l'association des familles Bérubé que je préside également, je suis revenu à quelques reprises sur l'histoire des Normands et tout particulièrement de ceux qui vivaient en Angleterre au Moyen âge, du moins avant la fin de la dynastie des Plantagenêt en 1399. Depuis février 2025, nous avons produit mensuellement une traduction d'un volume portant principalement sur l'explorateur Étienne Brûlé, « le pionnier des pionniers », et ses rapports un peu compliqués avec Champlain, lesquels sont apparemment responsables du manque de considération réservé à

Brûlé dans notre Histoire. Il est toujours intéressant de revoir celle-ci en s'appuyant sur un nouvel éclairage.

Que conclure de ce bilan? Au cours des dernières années, les NCN ont permis, en sus du site Internet de la FAFQ, de maintenir un lien entre des associations de familles clairement indépendantes les unes des autres, des associations qui ont évolué en fonction de l'intérêt ou des compétences des acteurs qui les animaient bénévolement et pour certains, passionnément. Les associations se sont surtout multipliées au cours des années 1980 à 2010, portées par une ou deux générations de bénévoles qui n'ont pas tous été en mesure de s'assurer une relève. C'est autour du 400^e anniversaire de Québec que le nombre d'associations existantes a atteint un sommet et pendant quelque temps un plateau, comme il est possible de le constater en lisant le texte déjà mentionné de madame Jacqueline Faucher-Asselin, avant de fléchir très lentement par la suite. Dans ce contexte, la fédération a surtout, pour ne pas dire essentiellement, offert ces dernières années des services de représentation et de dépannage, chapeautant en quelque sorte un mouvement qui a émergé de lui-même.

Ce mouvement ne va pas disparaître avec la dissolution de la fédération. La vitalité d'une association dépend de l'engagement des personnes qui sont impliquées dans celle-ci, ce qui ne va pas changer en l'absence des NCN ou de la Fédération. Bien qu'on entende souvent parler des associations qui sont sur une pente descendante, il y en a encore beaucoup qui se manifestent par le bais d'une publication, d'un voyage de groupe ou d'un rassemblement, comme nous étions à même de le constater jusqu'ici par les annonces publiées dans les NCN. Il reste possible de diffuser de l'information, par exemple via Facebook. Souhaitons-nous que cela se poursuive encore dans les prochaines années.

Le pionnier des pionniers (suite des derniers numéros¹)

Par Louis H. Burbey (Bérubé)

Nous en sommes rendus à la traduction du chapitre 15 du volume de Louis H. Burbey (Bérubé), ancien journaliste de Détroit, publié en 1987 sous le titre *The Dramatic Tragic Destiny of Etienne Brûlé, Michigan's Pioneer of Pioneers*. Nous y découvrons Jean Nicolet qui succède en fait à Étienne Brûlé, notre premier coureur des bois, comme second grand explorateur du continent. Brûlé a été assassiné en 1632, l'année durant laquelle la France récupère sa mainmise sur Québec, perdue en 1629.

Champlain revient d'ailleurs pour un avant-dernier ou dernier séjour en 1633 puisqu'il meurt à Québec le 25 décembre 1635. À la mort de Champlain, la colonie compte 132 « colons » dont 35 viennent du Perche, attirés par Robert Giffard. La première colonisation organisée de la Nouvelle-France commence à peine. Elle ne se consolidera qu'avec Jean-Talon, intendant présent de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672, en bonne partie grâce à l'arrivée des Filles du Roy. Nous parlons d'un « pays » peuplé essentiellement d'hommes, hormis les Autochtones, souvent des Français qui ne sont que de passage. Cependant, les membres de nos plus vieilles familles, qui en constituent les premiers « Habitants », s'y installent pour de bon. C'est là, avec eux, le véritable début d'une nouvelle société.

Chapitre 15

Champlain est de retour à Québec en 1633, ce qui lui donne une nouvelle occasion de poursuivre son

grand rêve, soit celui de trouver un chemin jusqu'en Chine par les cours d'eau, un projet qui a été contrecarré par les événements décrits aux précédents chapitres.

Depuis le voyage d'Étienne Brûlé au Lac Supérieur en 1623, Champlain et ses associés croient que cet interprète-explorateur et son camarade Grenolle ont atteint un océan à l'ouest; ils croient de même que l'eau du lac des Puans, le « lac qui pue » (Winnipeg), est salée et que la Chine tant recherchée ne peut être bien loin. C'est aussi la raison qui explique pourquoi la carte établie par Champlain ne montre que la partie est du Lac Supérieur, cachant ainsi ce qu'il y a au-delà; c'est pour la même raison que le pays des Puans est erronément placé au Lac Nipigon, au nord du Lac Supérieur. Tout cela ne vise qu'à tromper et confondre des compétiteurs comme Guillaume de Caen, David Kirke ou tout autre personnage entreprenant qui pourrait se manifester de nouveau.

Champlain est tellement convaincu d'avoir raison qu'il a apporté à Québec une impressionnante parure de mandarin décorée de fleurs et d'oiseaux de toutes les couleurs qui pourra être portée lors d'une première rencontre avec les Chinois. Maintenant qu'il a été désavoué, Étienne Brûlé est par ailleurs remplacé par Jean Nicolet, né à Cherbourg, donc en Normandie, en 1598. Protégé de Champlain, il est arrivé à Québec en 1620, à l'âge de 20 ans.

Nicolet a d'abord été envoyé chez les Algonquins, sur l'île aux Allumettes, dans la rivière des Outaouais, où

¹ Les textes des numéros précédents de février, mars, avril, mai, juin, juillet, août et de septembre apparaissent sur le site Internet de la FAFQ sous l'icône « Nouvelles de Chez nous » sous le sous-titre « Anciens numéros ».

il réside pendant deux ans, avant de partir à l'ouest pour le Lac Nipissing, pays où il va demeurer pour les douze années suivantes, y compris la période durant laquelle Québec est visée par la conspiration huguenote. Nicolet devient un interprète, tout comme Brûlé avant lui, mais de la langue algonquienne. Il prend note des mœurs, des manières et des coutumes des Autochtones de la région du Nipissing de même que de ses activités parmi eux. Ses documents seront ultérieurement présentés aux missionnaires jésuites, particulièrement au père Vimont, qui y feront souvent référence dans leurs lettres portant sur la période, que l'on retrouve dans les Relations des Jésuites.

Nicolet a entrepris son exploration de l'Ouest au début de l'été après la période de traite des fourrures. D'après le père Vimont, il est parti de la Baie des Hurons avec sept « sauvages ». Ils ont suivi la même route qu'Étienne Brûlé en 1623, le long de la rive nord du Lac Huron. Nicolet a répertorié les différentes tribus rencontrées durant le voyage jusqu'à ce qu'ils atteignent Baouichtigoun, là où vivent les habitants des chutes – la nation du Saut, onze ans après qu'Étienne Brûlé les ait visités avec Grenolle – c'est l'endroit que le Frère Sagard nomme le « Saut de Gaston ». Jean Nicolet est ainsi le troisième Européen à mettre les pieds au Michigan et non le premier, comme certains historiens l'ont laissé entendre.

(Saut d'un paragraphe descriptif des lieux visités)

Habitué des rencontres avec les Autochtones, Nicolet et ses sept Hurons obtiennent de l'information sur la région et expliquent en contrepartie le but qu'ils poursuivent, celui de rejoindre le pays des Puans déjà exploré par Brûlé. Les Autochtones lui parlent des « innibago » vivant plus au sud près d'un grand lac.

Confondant les « innibago » et les « innipegou », Nicolet en vient à penser que les Puans correspondent aux « innibago ». Il change son plan de voyage vers l'ouest pour passer au sud de la rivière Au Train et descendre la rivière maintenant connue comme White Fish River jusqu'à Little Bay (Noket), là où il est clair qu'il entre dans une autre mer d'eau douce, le Lac Michigan, par la Baie verte (Green bay).

À cette occasion, à l'été 1634, Jean Nicolet, âgé de 36 ans, mérite l'honneur d'être le premier Européen à découvrir et à voir le Lac Michigan sur lequel il navigue. Michigan vient de « midji-sagegan », « midji » signifiant grand ou large et « sagegan » des eaux ou un lac.

Nicolet poursuit sa route sur les côtes de « Meskousing », de nos jours le Wisconsin, au sud de la Baie verte (Green Bay), là où il a envoyé à l'avance un des Hurons qui l'accompagnent pour annoncer sa visite aux Innibago – Innipegou. Revêtu d'un noble habit de mandarin, Nicolet atterrit sur la rive de ce qu'il suppose erronément être une mer salée, maintenant connu comme le Lac Winnebago, qui n'est définitivement pas le lac aux eaux puantes, le Innipegou, maintenant le Lac Winnipeg.

À suivre

P.S. Au printemps 1635, Nicolet revint à Québec pour faire part à Champlain de son désappointement et de l'échec de ses efforts pour trouver un chemin vers la Chine. Champlain meurt plus tard dans l'année.

Décès de monsieur Marcel Jobin

C'est avec tristesse que nous avons appris le 27 septembre 2025 le décès de monsieur **Marcel Jobin**. Longtemps impliqué au niveau de l'Association des familles Jobin à titre de président, de responsable du *Jobinfo* et grand amateur de généalogique génétique. Il avait 87 ans.



Il était l'époux de madame Nicole Chabot.

Outre son épouse Nicole, il laisse dans le deuil sa fille Stéphanie, son gendre James, ses petits-enfants Abigail et Beatrice, son frère André, ses neveux et

nièces, ainsi que plusieurs parents et amis.

La famille recevra les condoléances **le dimanche 12 octobre 2025, de 13 h à 14 h 30** à la

Coopérative Funéraire du Grand Montréal

Résidence funéraire Saint-Hubert

5000 boul. Cousineau à Saint-Hubert

Une cérémonie-hommage sera célébrée à 14h30.

Il nous fera plaisir de partager un goûter avec vous à 15 h.

Vos témoignages de sympathie peuvent se traduire par un don à la Société Canadienne du Cancer.

La famille tient à remercier l'équipe des soins du Manoir Trinité de Longueuil.

Poussière d'éternité...

Parfois, lorsque je vois disparaître des amis de longue date, des connaissances, de la famille, je suis un brin en quête de réponses à des questions qui n'en n'ont pas. Pourquoi une bonne personne meurt jeune ou plus tôt? Pourquoi un être assoiffé de pouvoir et d'argent ne semble pas vouloir disparaître... Comme disait Barack Obama : « *Plus les gens sont riches, plus ils veulent vivre éternellement...* ». Pourtant, depuis qu'on est au monde, on ne cesse de nous casser les oreilles en nous disant que la mort est la seule justice. La justice pour qui? Celui ou celle qui a 4 enfants en bas âge et qui décède à 35 ans a-t-il commis un crime? Non! Alors pourquoi parle-t-on de justice. Lorsqu'un gros politicien milliardaire décrépi menace la Terre entière et bien qu'il soit dans un état lamentable, la grande faucheuse ne semble pas vouloir de lui, elle est où cette fameuse justice?

Nous sommes tous des fleurs. Un jour nous venons au monde. Beau. À l'adolescence, on fleurit. Puis on vieillit, on grandit. Jusqu'au jour où le temps, implacable, nous laisse savoir que les gens qu'on aime disparaissent, les uns après les autres. Nous passant le

message que nous ne sommes pas immortel et que sournoisement, sans s'en rendre compte, ou presque, le temps va nous pointer vers la sortie. J'ai eu la chance ou la malchance de voir partir beaucoup de mes proches alors que j'étais assez jeune. Lorsque j'ai vu ma mère disparaître alors que j'avais à peine 20 ans, je me disais que le monde ne serait plus pareil. J'avais raison sur ce point. MON monde ne serait plus pareil. Mais pour Pierre, Jean, Jacques rien n'y paraissait. C'est là que j'ai compris que nous ne sommes que de passage, comme les fleurs et que dans 20 ou 30 ans, une fois nos proches décédés à leur tour nous ne serons même plus un souvenir. Il faut parfois être humble et connaître notre vraie place dans l'univers. La mienne n'est pas de la grosseur d'un grain de poussière. Mais une poussière d'éternité, qui finira quelque part dans une nouvelle fleur, dans un autre temps et possiblement, dans un autre univers. Nous pouvons être des poussières d'éternité. Des fragments de mémoire, semés à travers ceux qu'on aime. Disons à nos proches qu'ils sont importants, avant que le vent et le temps nous emporte.

- YB

Savez-vous ce qui se cache derrière le mot « trench » ?

Lecture proposée par Rita Gauthier (469)

L'origine de cette pièce incontournable de la mi-saison est surprenante. La rédaction revient sur son histoire.

«*La mode se démode, le style jamais.*» Quel autre classique intemporel que le trench pour donner raison à cette phrase de Coco Chanel? Cet incontournable du vestiaire féminin et masculin revient une fois encore, à la mi-saison, en force. Un symbole du glamour et de l'élégance, arrivé dans les rues parisiennes...par l'armée britannique. En connaissez-vous tous les secrets?

Premiers imperméables

Remontons le temps. Les imperméables n'ont pas toujours été étanches. Sous l'averse, on met dans l'Antiquité des gros manteaux de laine à capuche. Les fils sont très serrés, pour éviter que l'eau ne passe trop à travers. Étymologiquement, «*imperméable*» est issu du latin «*impermeabilis*», qui désigne précisément quelque chose «*que l'on ne peut pas traverser*». Au Moyen Âge, on met des «*pèlerines*» en toile épaisse. Il faut attendre 1823 pour les premiers manteaux vraiment étanches, quand le chimiste et inventeur écossais Charles Macintosh mêle le benzol, un sous-produit du goudron de houille, au caoutchouc. Seul *hic* : les vêtements imperméables créés ne laissent pas s'échapper la sueur.

Si l'on s'en accommode tant bien que mal à l'époque, Thomas Burberry, originaire du petit village anglais de Brockham dans le Surrey, a interdiction par son médecin de porter son imperméable en caoutchouc. Souffrant de rhumatismes, il doit en effet impérativement porter des vêtements qui laissent s'évacuer la respiration. Apprenti drapier, le voilà s'installant à son compte et cherchant donc une alternative aux matériaux existants. La lumière se fait alors qu'il rencontre un berger. La veste de ce dernier résiste à la pluie et laisse, elle, s'échapper la sueur. Un combo inespéré et probablement dû aux produits utilisés pour le baignage des moutons. Après plusieurs essais,



Le trench Burberry porté par Meryl Streep dans le film «Kramer contre Kramer» (1979). / Bridgman Images

la «*gabardine*» est créée en 1880. Il s'agit d'un tissu de coton ou de laine très serré et imperméable et à l'air et à l'eau. Thomas Burberry dépose rapidement un brevet, qui lui permet une fabrication exclusive de manteaux en gabardine jusqu'en 1917. C'est la naissance de la célèbre firme «*Burberry*».

Les gabardines Burberry connaissent alors un succès extraordinaire, par leur côté tout-terrain. En 1893, le docteur norvégien Fridtjof Nansen est le premier explorateur polaire à revêtir une gabardine Burberry à l'occasion d'une mission dans le cercle arctique. En 1908, c'est au tour du général Edward Maitland de la porter à l'occasion de son voyage en montgolfière reliant l'Angleterre à la Russie, puis au célèbre explorateur Sir Ernest Shackleton de faire sien ce vêtement qui, peu à peu, devient iconique, lors de ses aventures en Antarctique à bord de l'Endurance.

Manteau de tranchées

Mais l'imperméable n'est pas encore le «*trench*» que nous connaissons. Il faut attendre les débuts de la Première Guerre mondiale pour que le pardessus devienne incontournable, en entrant dans l'uniforme standard outre-Manche. Thomas Burberry adapte en effet, à la demande de l'armée britannique, son pardessus déjà iconique dans l'équitation, l'aviation et l'exploration, à la réalité boueuse des tranchées. Extrêmement pratique, le nouveau design de l'imper-

From Every Front

—from soldiers fighting in the desperate battles of France and Flanders; beneath the sweltering sun of Palestine and Mesopotamia; amongst the wind-swept Balkan mountains; and in the miasmic depths of African jungle — comes the same consistent story of the perfect protection afforded by The

BURBERRY

Made in Burberry-woven and proofed cloth, it ensures effective security against any wet that falls or wind that blows.

Unlike coats loaded with rubber, oiled-silk or other airtight fabrics, THE BURBERRY is so airtight and faultlessly self-ventilating, that it is as comfortable to wear in hot weather as in cold.

Officers Under Orders

for France or the Near or Far East can obtain at Burberrys, Uniforms in suitable materials, as well as every detail of dress and equipment.

READY-TO-PUT-ON

Perfect fit is assured, as every garment is made in no less than 55 different sizes. Complete kits to measure in from 2 to 4 days.

BURBERRYS
HAYMARKET LONDON

8 & 10 Boul. Malherbes PARIS; also Agents



Illustrated
Naval or
Military
Catalogues
Post Free.

Every Burberry garment
is labelled "Burberrys."

SERVICE WEATHERPROOFS.

During the War BURBERRYS CLEAN
AND REPROOF Officers' "Burberrys,"
Tielocks, Burfrons and Burberry
Trench-Warms FREE OF CHARGE

Une affiche présente la gabardine Burberry comme pièce de l'uniforme britannique, au début de la Première Guerre Mon-

meable inclut des épaulettes où peuvent se suspendre des équipements militaires : des gants, des sifflets, une ceinture à boucle en D pour porter des grenades... Plus d'un demi-million de combattants portent ce pardessus sur le front. À la fin de la guerre, il est un symbole.

Dès 1920, comme le rapporte le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, l'imperméable est appelé «trench-coat», littéralement «manteau de tranchées». Le mot passe rapidement en français dans sa forme complète avant d'être abrégée en «trench»

Il est amusant de noter qu'il ne s'agit pas tant d'un anglicisme que cela. Le verbe «to trench» qui signifie «faire des sillons, retrancher» est lui-même emprunté à l'ancien français «trenchier, trancher». Quant à «coat», qui signifie «manteau», il est em-

prunté au français «cotte», qui a désigné successivement la chemise protectrice portée pendant le combat au Moyen Âge, faite de mailles de fer ou d'acier entrelacées, ou encore la jupe plissée à la taille et portée par les hommes ou les femmes du peuple.

Des tranchées au septième art

La silhouette épurée, les épaules carrées du trench deviennent ensuite un symbole d'élégance chez le gentilhomme anglais à partir des années 40. Le pardessus s'invite alors sur les plateaux du cinéma hollywoodien. En 1942, le charismatique Humphrey Bogart porte son trench personnel dans le film «Casablanca», récompensé de trois Oscars. C'est ensuite au tour d'une femme, Marlene Dietrich, dans *La Scandaleuse de Berlin* (1948). Sophia Loren dans *La Clé* (1958) le porte avec un fichu rose, Brigitte Bardot dans *Babette s'en va-t-en guerre* (1959) avec un fichu quadrillé. Audrey Hepburn donnera au trench un nouvel éclat dans *Breakfast at Tiffany's*, en 1961, ou encore Catherine Deneuve dans *Les Parapluies de Cherbourg* en 1964.



L'imperméable Burberry porté par Humphrey Bogart dans le film «Casablanca» de Michael Curtiz. / Bridgman Images

Tiré de :

Savez-vous ce qui se cache derrière le mot «trench» ?
Par **(Victoire Lemoigne, Le Figaro)**

Paru dans L'Échos de Gauthier, printemps 2024

Les gueules cassées

L'expression « gueules cassées », inventée par le colonel Picot, désigne les survivants de la Première Guerre mondiale ayant subi une ou plusieurs blessures au combat et affectés par des séquelles physiques graves, notamment au niveau du visage. Elle fait référence également à des hommes profondément marqués psychologiquement par le conflit, qui ne purent regagner complètement une vie civile ou qui durent, pour les cas les plus graves, être internés à vie.

Origine de l'expression

Le colonel Picot, hospitalisé au Val-de-Grâce, se rend à la Sorbonne pour une cérémonie patriotique. Le garde républicain lui refuse l'entrée car le colonel n'a pas de convocation. Au même moment, un quidam montre une vague carte et murmure « Député », puis passe. L'officier, furieux, fait plusieurs fois le tour de la place et, après la relève du soldat, se présente à nouveau et exhibe une carte quelconque en grommelant « gueule cassée ». Le factionnaire le laisse passer.

Première Guerre mondiale

L'ampleur du problème

À la fin de la Première Guerre mondiale, le nombre total de morts s'élevait à 9 millions dont plus de 2 millions d'Allemands, presque 1,5 million de Français, 1,8 million de Russes, 750 000 Britanniques et 650 000 Italiens. Proportionnellement à sa population, la France est le deuxième pays où les pertes ont été les plus importantes.

La France compte de 2,8 à plus de 3,5 millions de blessés, dont près de 500 000 sont des blessés au visage : plaies de la face, du nez, des yeux et des oreilles et surtout des fractures des maxillaires, en particulier du maxillaire inférieur, parmi eux 10 à 15 000 sont considérés comme de grands blessés de la face. Par rapport aux blessures de la tête, les blessures de la face sont d'un pronostic vital relativement bénin (faible létalité) mais avec un préjudice esthétique et des conséquences psycho-sociales énormes.

Selon Georges Duhamel, ce type de blessure touche « ces appareils délicats qui permettent à l'homme de manger, de respirer, de sentir des odeurs, de voir et d'entendre et qui permettent aussi de paraître au milieu de ses semblables, sans leur inspirer

étonnement ou répulsion ». De tels blessés défigurés peuvent perdre leur identité, voire toute vie sociale (le visage est un « passeport social »).

Par rapport aux conflits précédents, l'importance accrue des blessures de la face tient à la guerre de tranchées de longue durée où la partie supérieure du corps, surtout la tête, est la plus exposée.

Le traitement initial (chirurgie de « l'Avant » ou du champ de bataille) consiste en premier lieu à sauver la vie du blessé en évitant les complications mortelles (asphyxie, hémorragie et infection), puis de sauver ou préserver le maximum de surface cutanée possible. Dans un second temps, beaucoup plus long, il s'agit de lutter contre les séquelles par un travail de réparation et de restauration esthétique pouvant durer plusieurs années.

Adaptations du service de santé des armées

Dès les premières semaines du conflit, la chirurgie maxillo-faciale apparaît comme une spécialité à part entière et en plein essor. Dès le 10 novembre 1914, une circulaire établit trois services dédiés : celui du Val-de-Grâce de Paris (le seul qui existait déjà) et deux autres créés à Lyon et à Bordeaux.

En 1918, la France compte 17 services spéciaux ou centres interrégionaux de chirurgie maxillo-faciale, répartis sur tout le territoire. À cela s'ajoutent des centres annexes : écoles dentaires, hôpitaux temporaires dans des bâtiments réquisitionnés (hôtels, collèges, lycées...).

Des équipes mobiles « maxillo-faciales d'armée » sont mises en place à proximité du front, d'abord à Amiens, Bar-le-Duc et Verdun puis dans tous les hôpitaux de l'Avant.

Procédés de réparation esthétique

Si le visage de l'individu nécessitait des soins, il était photographié de face et de profil puis un moule de son visage était effectué.

Les pertes de substances sont de deux ordres : les pertes tégumentaires (peau, phanères, chair et graisse) et les pertes osseuses et de cartilage. Elles sont réparées par greffes.

Greffes cutanées

Il s'agit d'autoplasties ou autogreffes. Des lambeaux cutanés sont prélevés au niveau d'une partie du corps du patient (bras ou cuisse) pour être greffés sur la plaie à recouvrir.

Les lambeaux cutanés dits pédiculés (vascularisés) de proximité sont amenés progressivement au niveau de la plaie. La greffe indienne utilise des lambeaux à partir du front et la greffe italienne à partir d'un lambeau au niveau du bras et maintenu au contact de la face, celle-ci reprenant un procédé inventé au XVI^e siècle par le médecin italien Gaspare Tagliacozzi.

À la fin de la guerre, Léon Dufourmentel prélève des greffons de cuir chevelu pour les amener sur les plaies des lèvres ou du menton. Ces lambeaux étaient bi-pédiculés, donc bien vascularisés et de plus grande vitalité. Le blessé pouvait laisser pousser les cheveux, ce qui masquait les cicatrices en remplaçant la barbe.

Greffes ostéopériostiques

Des greffes osseuses sont pratiquées au niveau des maxillaires, mais avec un taux d'échec important. Elles sont bientôt remplacées par des greffes ostéopériostiques aux meilleurs résultats pour la réparation des pertes de substances osseuses plus ou moins étendues. Il ne s'agit pas d'une innovation thérapeutique mais de l'adaptation d'un procédé classique.

En effet, particulièrement employée dans la chirurgie des membres avant 1914, son indication se trouve étendue pendant la guerre grâce à l'initiative du Dr Henry Delagenière, médecin-chef du centre de chirurgie maxillo-faciale du Mans, ainsi qu'aux travaux de J. Lebedinsky et Maurice Virenque.

La méthode s'appuie sur la fonction sécrétante du périoste (membrane fibreuse qui entoure l'os et seule partie de l'os véritablement active). Il s'agissait de prélever un greffon sur la face interne du tibia du blessé et de le poser sur la région réceptrice. Le greffon, très malléable, s'appliquait sur la perte de substance en prenant la forme voulue, assurant le rétablissement complet et solide de la continuité osseuse. En dépit de certaines réticences manifestées par une partie du monde médical, les greffes ostéopériostiques permettaient de corriger les difformités faciales et d'obtenir un résultat fonctionnel certain.

Appareils

Divers appareils visent à éviter la contracture et l'ankylose maxillaire. D'autres sont des appareils de conten-

tion pour éviter les cals vicieux (cicatrisation osseuse en mauvaise position).

On retrouve plusieurs variétés d'ouvre-bouche dans les différents services spécialisés. L'appareil est placé dans la bouche du blessé et maintenu de manière à étirer les muscles des mâchoires et à l'aider à recouvrer l'élasticité musculaire. Une graduation permet de mesurer la progression de la mécanothérapie. La rééducation par la mécanothérapie mobilise le blessé pour une durée variant de plusieurs jours à plusieurs mois, pour des résultats peu importants.

Le procédé des sacs

Décrit par le médecin Pitsch lors du Congrès dentaire-interalliés en 1916, le procédé des sacs consiste à placer deux plaquettes de bois de 20 cm de longueur environ dans la bouche et à suspendre à ces languettes des sacs plus ou moins lourds (jusqu'à 3 kg suspendus à la mâchoire) afin de replacer la bouche dans sa position originelle.

La gouttière de contention

Placée dans la bouche, elle permet de soutenir et de replacer les maxillaires.

Le casque de Darcissac

Nécessitant une immobilisation de 2 à 3 semaines, ces casques quoique relativement efficaces pour replacer grossièrement les traits du visage présentaient des inconvénients : ils fatiguaient les blessés qui salivaient trop du fait de l'ouverture permanente de leur bouche. De plus, ce casque tournait autour de la tête du blessé provoquant de vives douleurs. Il avait pour fonction la consolidation des fractures.

L'appareil masticateur

Les Gueules cassées atteints au niveau de la mâchoire, incapables de mastiquer, ont utilisé toute leur vie durant un appareil de type masticateur.

Masques et prothèses

Si les réparations sont impossibles, il reste deux solutions : soit le mutilé s'accepte tel qu'il est et s'expose ainsi aux regards, soit il a recours aux prothèses.

Les prothèses faciales sont en vulcanite (caoutchouc durci dit vulcanisé ou ébonite). Elles peuvent être restauratrices pour assurer la fonction masticatrice ou l'étanchéité entre la cavité buccale et les fosses nasales (prothèse palatine pour lésions du palais). D'autres servent à masquer les pertes de substance le plus souvent au niveau du nez et des orbites.

Des sculpteurs comme Jane Poupelet, Anna Coleman Ladd ou encore Francis Derwent Wood ont travaillé dans des ateliers qui concevaient des masques pour combler les trous ou masquer les cicatrices des gueules cassées.

Les opérations de l'œil étaient impossibles à réaliser. De ce fait, on plaçait de faux yeux sous la paupière et on masquait la différence de niveau, en général assez marquée, par des lunettes.

La région nasale inférieure pouvait être réparée mais pas la supérieure, qui nécessitait la pose d'un faux nez suspendu par des lunettes. Ces appareillages avaient une couleur qui, même de loin, trahissait le trou du dessous. D'autre part, leur lourdeur et leur pose délicate lassaient, humiliant la plupart des individus, qui préféraient un simple bandage ou l'exposition de leur visage.

Psychiatrie de guerre

La violence des combats aggravée par l'usage intense d'armes nouvelles telles que les gaz de combat provoqua chez nombre de survivants des séquelles psychologiques parfois irréversibles et impressionnantes.

Ces phénomènes ont fait l'objet de nombreuses descriptions et classifications par les neuropsychiatres militaires de l'époque : commotion de guerre, obusite, shellshock pour les Anglais et Granatschock pour les Allemands, etc.

Blessés de guerre à l'hôpital

Sur le champ de bataille, les observateurs notent des états de commotion (perte de connaissance ou stupeur), d'émotion (réactions anxieuses) et de confusion (agitation physique et mentale). En ambulance et en centre spécialisé, dès que le sujet est mis à l'abri, ces trois états s'associent ou évoluent l'un en l'autre.

Le vocable général « psychoses et névroses de guerre » regroupe des états persistants et variés d'anxiété, de neurasthénie, d'hystérie ou pithiatisme, de confusion mentale formant des sous-ensembles : psychoses commotionnelles, psychoses confusionnelles, psychoses hystéro-émotives[8]... Les débats scientifiques de l'époque se cristallisent sur deux questions : est-ce que la guerre entraîne des pathologies spécifiques ? Est-elle responsable d'une augmentation du nombre de personnes souffrant de ces affections ?

Depuis, ces troubles ont été classés comme se rapprochant d'un trouble de stress post-traumatique.

Le traitement des troubles psychologiques rebelles se déroule dans des centres neurologiques spécialisés répartis dans toute la France et totalisant 20 000 lits. La conduite à tenir est uniformisée par sociétés savantes et commissions d'experts

On associait au traitement psychothérapique (suggestion hypnotique, psychanalyse...) des méthodes telles que l'isolement, l'hydrothérapie froide, l'électrothérapie voire le « torpillage » : une électrothérapie à visée punitive, ou comme moyen de persuasion-suggestion, pour distinguer les simulateurs en évitant la « contagion par imitation ».

La douloureuse situation de l'après-guerre

Dépôt de gerbe sur la tombe du soldat inconnu le 11 novembre 1921 par l'Union des blessés de la face, "Les gueules cassées".

Durant et après la guerre, en plus des morts sur le front, laissant en France 600 000 veuves et un million d'orphelins, de nombreux soldats de retour de la guerre ou des hôpitaux étaient gravement handicapés par les séquelles des blessures reçues au front : amputés, mutilés du visage, aveugles, gazés, défigurés, etc. Parmi ces hommes handicapés, 388 000 étaient mutilés dont 15 000 touchés au visage. En majorité, ces blessés étaient des hommes âgés de 19 à 40 ans. Alors que la reconstruction du pays nécessitait un énorme travail, leur invalidité limitait la main-d'œuvre disponible et constituait une charge financière du versement de pensions par l'État dans un pays vieillissant qui ne retrouva sa population de 1913 que vers 1950.

Afin de réparer les dégâts physiques et psychosociaux de la guerre, des centres sont ouverts pour proposer des méthodes de camouflage ou de réparation des visages abîmés. L'expression « gueules cassées » aurait été introduite par le colonel Yves Picot alors qu'on lui refusait l'entrée à un séminaire donné à la Sorbonne sur les mutilés de guerre. Les Hospices civils de Lyon furent très actifs dans ce domaine.

L'Union des gueules cassées

L'Armistice fut signée le 11 novembre 1918, mais ce n'est que le 28 juin 1919 que fut signé le traité de Versailles, auquel Georges Clemenceau convia cinq représentants des gueules cassées issus de l'hôpital du Val-

de-Grâce (appelé le « Service des baveux ») de Paris, qui se nommaient Albert Jugon, Eugène Hébert, Henri Agogué, Pierre Richard et André Cavalier.

Le mutilé se sentait exclu en raison de ses longs séjours qui le coupaient de ses activités d'auparavant dans les hôpitaux, luttant avec les procédés archaïques pour sauver son visage, source de pitié, de dégoût mais aussi quelquefois de sympathie de la part des autres individus.

Vitrine pédagogique illustrant les progrès de la chirurgie reconstructrice avec diverses opérations de chirurgie maxillo-faciale surtout mises au point durant et après la Première Guerre mondiale (archives médicales militaires des États-Unis).

Bienaimé Jourdain et Albert Jugon, deux anciens blessés soignés au Val-de-Grâce, fondèrent le 21 juin 1921 une association, l'Union des blessés de la face et de la tête (UBFT), la préfecture de police de Paris refusant le nom de Gueules cassées. La première présidence est confiée au colonel Yves Picot lui-même, inventeur de l'expression Gueules cassées et grièvement blessé au visage par un obus le 15 janvier 1917, avec Jourdain comme vice-président. Le 25 février 1927, l'Union est reconnue d'utilité publique.

Laissé à moitié mort sur le champ de bataille, Jugon avait dit à ses compagnons que, s'ils avaient le temps de le sauver après les autres soldats moins blessés que lui, alors ils pourraient venir le rechercher. Il fit partie des cinq soldats qui assistèrent à la signature du traité de Versailles.

Les difficultés financières du début des années 1920 retardèrent la mise en œuvre du projet de construction d'une maison des défigurés. Ce n'est qu'en 1927 que les gueules cassées purent acquérir un domaine, grâce à une souscription assortie d'une tombola, ouverte à la fin de 1925. Inaugurée par le président de la République Gaston Doumergue le 20 juin 1927, la maison des Gueules cassées était un château, situé à une quarantaine de kilomètres de Paris, dans le village de Moussy-le-Vieux, en Seine-et-Marne. En 1930, l'association créa le centre de recherche maxillo-faciale, à l'hôpital Lariboisière. En 1934, fut acquis le domaine du Coudon près de Toulon dans le Var (83). Ces deux domaines accueillèrent les pensionnaires de manière définitive, pour les plus atteints d'entre eux, ou temporaire, pour les convalescents notamment.

Cependant, ces maisons ne symbolisent pas seulement la fraternité unissant les défigurés, mais aussi une sorte d'exclusion à l'intérieur de la société, une non-intégration d'après guerre. Cette association, qui n'a jamais demandé de subventions publiques, après avoir lancé en lien avec les autres associations de victimes de guerre (les Amputés de guerre, les Aveugles de guerre, les Mutilés des yeux, les Plus Grands Invalides, etc.) une souscription nationale assortie d'une tombola (appelée « la dette ») entre 1931 et 1933, fut financée à partir de 1935 par la Loterie nationale (créée par l'État devant le succès remporté par cette association) devenue la Française des jeux en réduisant au passage la part de l'Union des blessés de la face et de la tête (Gueules cassées) à 9,2 %. Celle-ci est cependant restée le premier actionnaire privé de La Française des jeux.

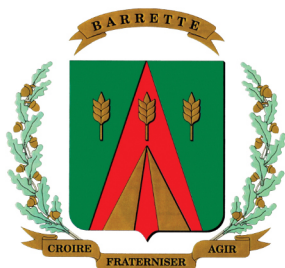
Historique de la législation sur les travailleurs mutilés et handicapés

- 3 janvier 1918 : Loi relative à la rééducation professionnelle et à la création d'un Office national des mutilés et réformés de la guerre.
- 26 avril 1924 : La loi prévoit que des centres de rééducation soient ouverts pour les victimes d'accident du travail.
- Mai 1924 : La loi assure l'emploi obligatoire des mutilés de guerre. Les textes qui suivront reprendront trois points de cette loi :
- Obligation aux entreprises de plus de 10 salariés d'employer des pensionnés de guerre et veuves de guerre (quota d'emploi de 10 %) ;
- Pourcentage obligatoire des emplois réservés ;
- Salaire avec éventuel abattement.
- 1930 : Création des pensions aux mutilés et victimes de la guerre, des centres d'appareillage, des centres de rééducation fonctionnelle et des emplois réservés. Début de l'histoire de l'emploi des personnes handicapées.

Tiré de Wikipédia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Gueules_cass%C3%A9es

Note : Avec les horreurs de la guerre à travers le monde, on ne réalise pas que certaines situations, dont celles des gueules cassées, sont souvent pire que la mort. - YB



LES BARRETTE EN FÊTE

SAMEDI 25 OCTOBRE 2025

Vaudreuil-Dorion de 13h à 21h

PROGRAMME



M. Jean-Charles Barrette



13h00 - Visite guidée de la **Maison Félix-Leclerc**. 186, chemin de l'Anse, Vaudreuil-Dorion

14h30 - Visite guidée de la **Maison patrimoniale Trestler** (1798); monument historique du Québec depuis 1976. 85, chemin de la Comune, Vaudreuil-Dorion

15h15 - Assemblée générale à la maison Trestler.



16h15 - Conférence: **Le comportement des Québécois en 1775 et 1776 face à l'armée de Washington dont les affrontements près de Vaudreuil (le 14^e État ?...).**

17 h 00 : Cocktail.

18h00 - Banquet en l'honneur de la Personnalité Carrière 2025, **M. Jean-Charles Barrette**, entrepreneur-électricien de Châteauguay et de **Mme Florence Pelletier**, Personnalité Relève 2025, de Montréal. (apportez votre vin)

20 h 30 : Tirage de prix de présence.

Suggestions d'activités pour le dimanche 26 oct. (paiement sur place)

- Visite du **Musée régional de Vaudreuil-Soulanges** (5\$/ pers.), 431, av. Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion
- Visite du **Verger Labonté et ses labyrinthes dans le maïs** (18,95\$), 2291, boul. Perrot, N-D -de-l'Île Perrot
- Visite des expositions « **L'Étoffe d'une ville** » et « **Épidémies Armand-Frappier** », **Musée MUSO** (9\$), 21, rue Dufferin, Salaberry-de-Valleyfield.



Mme Florence Pelletier

Hébergement à proximité

Holiday Inn, 450-455-5522; **Motel Le Marigot** 450-455-2152; **Château Vaudreuil** 450-455-0955



FORMULAIRE D'INSCRIPTION

Nom 1 : _____ Nom 2 : _____

Adresse : _____ Code postal : _____

Courriel : _____ Téléphone : _____

Visites, conférence, cocktail et banquet (75\$/ pers., tx + pourboire inclus): Nombre _____ x 75 \$ = _____ \$

Végétarien? ☐ Allergie alimentaire ? (précisez): _____

Avant le 10 oct., SVP faire un versement *Interac* (question secrète non requise) à : cdestrempes@hotmail.ca + taper dans l'espace « **Message au destinataire** » les informations demandées dans le formulaire d'inscription ci-dessus. **OU** postez le formulaire d'inscription et le chèque à l'ordre de: « Association des Barrette d'Amérique » à : Mme Claire Barrette, 291, route nationale 138, Berthierville, J0K 1A0

Renseignements: Claire Barrette: 450-836-4519 / France Boutet-Barrette: 418-667-5254